

XIII

LE GÉNÉRAL SCHMITZ
ET LA COMÉDIE DES BOUQUETS

I

Je rencontraï, un soir, le général Schmitz sur le boulevard. Nous étions des camarades depuis le siège de Paris. Je ne me connaissais pas d'ami plus sûr, plus charmant, plus gai.

— Où allez-vous, général?

— J'allais à votre rencontre.

— Comment, à ma rencontre?

— Oui, je cherchais un partenaire pour dîner gaiement.

— Voilà une bonne fortune pour les Spartiates.

— Ah ! oui, vous êtes président de cette célèbre Académie qui a été instituée pour mal dîner.

— Oui, je vais vous présenter à la confrérie. Un homme qui a été si souvent au feu n'a peur de rien.

Nous voilà dans un des salons de Brébant, où toute une douzaine de Spartiates aiguisaient leurs dents sur le prochain.

— Messieurs, dis-je, j'ai l'honneur de vous présenter un nouveau Spartiate. C'est le général Schmitz, pas un mot de plus.

Pour être de la confrérie, il faut avoir été élu. Le général fut acclamé. On se mit à table. Je lui donnai la place du président. Il fut tout à la fois sérieux, vif et gai. Sérieux, quand il parlait en soldat ; enjoué et railleur, quand il parlait « des femmes ». Au dessert, il fut un peu gamin de Paris, c'est-à-dire qu'il rappela que, vers sa vingtième année, il avait

connu tous les comiques des théâtres parisiens. Ceux qui n'avaient pas vu Arnal, Ravel, Lassouche et tous les éclats de rire d'autrefois, les virent passer par la figure du général qui, tout en les rappelant par la voix et par le geste, les imita à ce point qu'il montrait les originaux eux-mêmes. Aussi fut-il fêté par tout le monde.

Au dîner suivant, il nous conta, lui qui avait été chef d'état-major de Trochu, tous les dessous du siège de Paris. Tout le monde aurait voulu prendre une plume et marquer ces pages d'histoire intime dans le cadre effrayant que nous faisaient les Prussiens.

Et chaque fois que Schmitz vint dîner avec nous, ce fut une bonne fortune pour ceux qui savent écouter. Or, ceux qui savent écouter sont ceux qui parlent bien.

Schmitz fut l'âme du vrai soldat français, soldat à la Henri IV, avec le triple talent. Son héroïsme à Malakoff et à Magenta fut légendaire. Parmi ses quatorze campagnes, il ne

faut pas oublier sa vaillance en Chine, où il brava tant de fois la mort. Mais dans le métier militaire, il ne badinait pas. Le comte Maurice d'Hérisson, dans ses amusants *Souvenirs d'un officier d'ordonnance*, le met en scène à ce point de vue, sous un très véridique aspect. Il avait connu Schmitz en Chine, où ce dernier avait déjà servi comme chef d'état-major général ; il le retrouve à Paris pendant le siège, et il nous le montre « mangeant sur son bureau, à côté de son encrier », qu'il ne quittait guère, car rarement on vit travailleur aussi obstiné pour une tâche aussi ingrate qu'effrayante.

Quelle différence, en effet, avec cette campagne de Chine dont il avait assuré le succès en grande partie ! A Pékin, il avait réglé les destinées de la troupe régulière. A Paris, il lui fallait s'occuper d'une armée qui existait trop peu et, en même temps, comprimer une émeute dont les éléments existaient trop. Combattre le Prussien et réprimer la Com-

mune, telle fut l'œuvre de Schmitz. Elle est de nature à glorifier son nom. Schmitz mourut trop tôt.

Il y avait un brave comme lui à enterrer. Tête nue, il l'accompagna en tenant un des cordons du poêle. Il rentra chez lui tout frissonnant. Il avait rencontré la mort, qui est du cortège de toutes les fêtes funéraires. Il est beau de mourir sur le champ de bataille, mais on meurt bien partout quand on est le général Schmitz, fils d'un général et père de quatre officiers. Un de ces quatre braves, mort au Tonkin, ne semble-t-il pas être parti avant lui pour lui faire le salut militaire dans l'autre monde ?

S'il me fallait tracer l'épithète du général Schmitz, j'écrirais : « Soldat brave entre les plus braves, homme charmant entre les plus charmants. »

II

Pendant le siège de Paris, nous avons diné deux ou trois fois ensemble chez deux comédiennes religieusement dévouées aux blessés : Sarah Bernhardt et Marie Colombier. Malgré les horreurs du siège, il y eut un jour de l'an. Ce matin-là, on porta je ne sais combien de bouquets pour la générale Schmitz, qui eût mieux aimé un éléphant ou même un perroquet, ce qui eût été un régal, car, à l'hôtel du gouverneur de Paris, on mangeait du cheval comme partout.

Schmitz envoya le plus beau de ces bouquets, avec sa carte dans les fleurs, à Marie Colombier, chez qui il devait dîner avec moi ce soir-là. Colombier trouva le bouquet superbe, mais elle n'aperçut pas la carte du général. Un de ses amoureux, qui se trouvait

chez elle, ayant remarqué le joli bouquet, le lui demanda pour l'envoyer à sa cousine. La cousine avait un autre cousin capitaine, qui s'empara du bouquet en s'écriant : « Voilà mon affaire. Je vais offrir ce bouquet à madame la générale Schmitz. » Le tour fut joué.

La générale respira une seconde fois le même bouquet, mais, tout à coup, elle se piqua le nez à une carte. C'était la carte du général. Elle prit la carte et le bouquet et elle alla trouver le général dans son cabinet :

— Quel est donc ce mystère ? — Comment, tu m'envoies des bouquets maintenant ?

— Pourquoi pas ? dit le général en éclatant de rire.

III

Pendant ce lugubre siège de Paris, le général Schmitz vint un jour déjeuner avec

moi, Charles Coligny, Ricord et le duc d'Acquaviva, célèbre ambassadeur de deux puissances formidables : le roi de Monaco et la République de Saint-Marin. Notre très frugal déjeuner, un déjeuner en deuil, comme on disait alors, fut troublé deux fois. J'avais une ambulance où Ricord venait tous les deux jours pour les soldats blessés. A peine étions-nous à table, une ambulancière descendit vers nous.

— Il faudrait que M. Ricord montât un instant, car le n° 8 va mourir.

— Comment, il va mourir ? il allait beaucoup mieux hier ; je lui ai donné sa feuille de route.

— C'est vrai, mais il avait peur de se faire tuer aux avant-postes, il a mieux aimé se tuer lui-même.

En effet, l'ambulancière parlait juste. Ce lâche soldat, au milieu de tant de vaillants hommes, avait mieux aimé s'empoisonner avec du tabac que d'affronter le feu des Prussiens.

On a parlé des gourmands pendant le siège ; mais tout n'était qu'illusion, car le meilleur menu des délicats se composait de quelques oiseaux rares achetés au Jardin des Plantes.

Faut-il que je m'indigne encore des calomnies lancées contre moi ? Témoin cette lettre à Aurélien Scholl, qu'un journal a rappelée ces jours-ci :

« Maurice d'Hérisson, aussi vaillant par la plume que par l'épée, voudrait bien me faire passer pour un gourmand, mais je ne passerai pas.

» Il nous accuse, toi, Ricord et moi, d'avoir mangé tous les perroquets du Jardin d'Acclimatation. Nous n'avons pas besoin de cela pour répéter les bêtises humaines ; mais la vérité c'est que nous avons été bons camarades avec nos amis affamés ; nous n'avons acheté les perroquets et les perruches que pour les offrir en des déjeuners qui étaient de vrais déjeuners de corps où tu trompais la faim des

autres à force d'esprit. Demande plutôt au général Schmitz, au général Monselet, deux survivants de la famine, car combien en sont morts, comme Théophile Gautier, hélas !

« Ton ami,

« ARSÈNE HOUSSAYE. »

Pourquoi ne pas imprimer ici cette autre lettre qui appartient aux archives du siège :

« Monsieur Charles Monselet prie monsieur Arsène Houssaye de lui faire l'honneur de dîner avec lui chez l'historien du 41^e fauteuil, avenue Friedland, n^o 49. »

On n'a pas besoin de dire que Charles Monselet ne manqua pas à son invitation.

XIV

QUELQUES PHYSIONOMIES D'ANTAN

I

Les journaux sont rédigés au jour le jour, sans espoir de lendemain. Pourquoi un vrai journaliste ne donnerait-il pas, tous les ans, quatre pages, format du *Gaulois* et du *Temps*, constituant l'histoire de l'année littéraire, non pas pour rappeler le livre médiocre de Fréron, où le cœur humain n'a jamais battu, mais bien pour rappeler le journal de Grimm et de Diderot ?

Papier, que me veux-tu ?

Il y a des journaux qu'on imprime à des